

## Nouvelles pistes pour la recherche sur l'histoire de l'Asie centrale à l'époque karakhanide (X<sup>e</sup>-début XIII<sup>e</sup> siècle)

Jürgen Paul

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/614>  
ISSN : 2075-5325

### Éditeur

Éditions De Boccard

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2001  
Pagination : 13-34  
ISBN : 2-7449-0289-6  
ISSN : 1270-9247

### Référence électronique

Jürgen Paul, « Nouvelles pistes pour la recherche sur l'histoire de l'Asie centrale à l'époque karakhanide (X<sup>e</sup>-début XIII<sup>e</sup> siècle) », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 9 | 2001, mis en ligne le 13 janvier 2010, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/614>

---

Nouvelles pistes pour la recherche sur l'histoire  
de l'Asie centrale à l'époque karakhanide  
(X<sup>e</sup>-début XIII<sup>e</sup> siècle)

*Jürgen Paul*

Les Karakhanides ? Pourquoi les Karakhanides ? C'est avec une certaine surprise que j'ai réagi à la proposition de Vincent Fourniau d'écrire une introduction à ce volume des *Cahiers d'Asie centrale*, consacré à l'histoire de cette première dynastie turk musulmane d'Asie centrale à avoir gardé son caractère tribal<sup>1</sup>. Les spécialistes comprendront très bien cette surprise; car depuis longtemps déjà, l'unanimité (ou quasi-unanimité) s'est faite parmi les historiens de l'Asie centrale musulmane sur le fait que les sources ne suffisent pas à arriver à des résultats nouveaux, hormis toutefois quelques corrections mineures – une accession au trône avancée ou retardée d'un an ou deux, un souverain éphémère ajouté au tableau généalogique, une campagne indécise de plus – en somme rien qui vaille l'effort considérable d'essayer de réunir dans le numéro d'une revue des contributions de spécialistes de pays divers. Mais comme il ne faut jamais rien décider à l'avance, je promis au directeur de la revue de réfléchir à sa proposition. Et voilà, je fus surpris de nouveau car il suffit en effet de relire les chercheurs plus ou moins anciens pour arriver à la conclusion que l'histoire de l'Asie centrale sous les Karakhanides, c'est-à-dire du milieu du X<sup>e</sup> siècle au milieu du XII<sup>e</sup>, et si l'on veut jusqu'à l'invasion mongole du début du XIII<sup>e</sup>, offre encore de grandes possibilités de recherche – au moins dans certains domaines, tandis que d'autres semblent vraiment être bien couverts. À cause justement de cette unanimité trop enracinée dans la pensée des chercheurs, il n'existe pas aujourd'hui d'étude de synthèse qui prenne en compte toutes les sources connues. Les dernières tentatives pour y parvenir au sein d'ouvrages d'envergure nettement plus vaste sont plutôt décevantes et ne correspondent pas, ne serait-ce que par leur faible volume, à ce dont on aurait besoin au vu de l'importance de l'époque<sup>2</sup>.

Il y a plus de cent ans que Barthold écrivit son monumental *Turkestan v èpohu mongol'skogo našestviâ*, travail cité de nos jours encore comme donnant le récit le plus complet et le plus fiable des événements de l'histoire des Karakhanides<sup>3</sup>. Et il est vrai que Barthold connaissait déjà l'essentiel des sources écrites, tant narratives que documentaires (ou quasi-documentaires<sup>4</sup>) dont il a édité bon nombre dans le recueil de textes publié avec le *Turkestan*<sup>5</sup>. Les sources écrites (manuscrites<sup>6</sup>), découvertes depuis, sont peu nombreuses si nous nous limitons à celles provenant de l'historiographie musulmane. Les sources qui n'appartiennent pas à ce genre littéraire sont une autre affaire (voir plus bas, surtout pour les écrits juridiques, la contribution d'A. Muminov dans ce volume). Pour les sources non-musulmanes, chinoises en premier lieu, la situation est également très différente, et il suffit de renvoyer à la contribution de Michal Biran.

Barthold a pu consulter, déjà, les deux grandes œuvres littéraires produites par des Turks karakhanides, le *Qutadghu Bilig* de Yûsuf Khâşş Hâjib et le *Kitâb divân lughât at-turk* de Mahmoud Kachgari, dans des éditions peut-être imparfaites, mais offrant quand même une impression assez fidèle du contenu, du style et de l'importance de ces deux monuments de la littérature turque karakhanide<sup>7</sup>. Mais il est évident que ces deux sources ne sont pas essentielles pour Barthold, surtout quand on compare le texte du grand savant russe aux études spécialisées de Genç, de Dankoff et de Grignaschi sur le *Qutadghu Bilig* et celles de Genç et de Dankoff et Kelly sur le *Divân lughât at-turk*<sup>8</sup>. Ce "dictionnaire turk-arabe" a souvent été caractérisé comme un trésor d'informations sur l'ethnographie et l'histoire sociale de l'époque karakhanide, mais il a été jusqu'à maintenant surtout le domaine des linguistes; quelques spécialistes seulement (comme ceux cités ici) se sont appliqués à rendre cette source plus utilisable.

De grands progrès ont pourtant été faits depuis Barthold dans les autres domaines qui peuvent contribuer à reconstruire l'histoire de l'Asie centrale sous les Karakhanides. La numismatique d'abord, le chemin parcouru peut être mesuré en étudiant les contributions de Boris D. Kočnev à ce volume. Dans une publication précédente, Kočnev a fait le point sur la question en résumant des décennies de recherches poursuivies patiemment avec d'autres chercheurs, E. A. Davidovič en premier lieu. M. M. Fedorov aussi a publié un grand nombre de trouvailles<sup>9</sup>. Ce travail a finalement permis d'établir une liste des souverains karakhanides, qu'il s'agisse de grands qaghans ou de souverains d'apanages, liste qu'on peut considérer comme à peu près définitive et qu'il était impossible de dresser au temps de Barthold<sup>10</sup>. Ce travail a conduit également à une révision sérieuse des théories en cours sur la structure intérieure de l'État karakhanide, proposées entre autres par Pritsak (voir plus bas). Les numismates ont également tenté d'aborder le problème de l'histoire économique de la région sur laquelle il y a très peu d'informations directes dans les sources historiographiques; la recherche numismatique s'associe dans ce domaine à l'archéologie. Ensemble, l'archéologie et la

numismatique offrent également la possibilité de délimiter les problèmes de géographie historique plus précisément que le permettraient les seules sources historiographiques (voir l'exemple donné dans ce volume par B. Kočnev<sup>11</sup>). Pour les efforts des savants chinois en numismatique (voir la contribution de M. Biran), il semblerait que les trésors découverts récemment au Xinjiang n'aient pas encore été pris en compte par Kočnev et ses collègues.

Un autre domaine où de grands progrès ont été faits au cours du siècle dernier est l'épigraphie. Les inscriptions du "mausolée d'Ouzgend" et d'autres ont été publiées par V. N. Nastič et V. D. Goráčeva<sup>12</sup> et revues par Nastič et B. D. Kočnev<sup>13</sup>. Lola Dodhudoeva a publié les documents épigraphiques de Samarcande jusqu'à la période mongole, la plupart datant de l'époque karakhanide<sup>14</sup>. Cela donne en somme un corpus de textes non négligeable dont il faudra tenir compte dans tout effort de synthèse.

L'archéologie est un troisième domaine qui a beaucoup progressé depuis le temps de Barthold, dans une mesure telle qu'il est impossible ici de résumer en quelques phrases tout ce qui a été fait. Les fouilles d'Afrasiab, de Bourana et d'Ak Bechim ne sont citées ici qu'à titre d'exemples<sup>15</sup>. Les archéologues ont réussi à identifier de nombreux sites dont Barthold ne savait pas encore où ils se trouvaient; l'article de Goráčeva dans ce volume l'illustre bien. L'archéologie minière est représentée ici par l'article de Bubnova. L'extraction des métaux précieux dans des conditions difficiles pose beaucoup de problèmes que les recherches centrées sur un site ou deux ne peuvent résoudre. L'archéologie minière peut également nous fournir des informations sur la "crise de l'argent" (*serebrannyj krizis*) qui n'est peut-être pas aussi prononcée qu'il y paraît chez Bubnova<sup>16</sup>.

L'archéologie nous renseigne également sur la culture matérielle (objets manufacturés, architecture, culture funéraire, etc.) de la région, comme l'article de Bajpakov dans ce numéro le montre très bien. Les routes du commerce – qui en même temps sont des routes où circulent les idées, religieuses ou autres – nous sont connues par les sources écrites bien sûr (il y a une vaste littérature géographique et aussi des récits de voyages, tant du côté musulman que du côté chinois, Klâštornyj, dans sa contribution, cite quelques passages pris dans les "géographes arabes", mais il faut ajouter qu'après l'an mil, cette source tarit du côté arabe), mais avant tout par les fouilles archéologiques et les découvertes qu'elles rendent possibles<sup>17</sup>. C'est à juste titre que Michal Biran insiste sur ce point dans son article : la route de la soie ne chômait certes pas au temps des Karakhanides. Klâštornyj donne un résumé vif de la situation telle qu'elle prévalait au X<sup>e</sup> siècle, mettant en relief les échanges multiformes qui eurent lieu sur les routes caravanières au nord du Tian Shan.

La situation religieuse dans la région avant et pendant la montée des Karakhanides a été l'objet de beaucoup d'études tant philologiques qu'historiques et archéologiques. Les trouvailles de Tourfan ("Turfanfunde", Xinjiang actuel) datent bien sûr du début du XX<sup>e</sup> siècle, mais elles sont néan-

moins postérieures à la première publication du livre de Barthold, et le dépouillement de toutes ces richesses dure toujours<sup>18</sup>. La recherche des vestiges chrétiens, surtout syriaco-nestoriens, qui sont répandus dans les parties orientales de ce qui fut l'espace karakhanide a provoqué un intérêt tout particulier<sup>19</sup>. Mais même si la découverte spectaculaire d'une grande église à Suyab (près de l'actuel Ak Bechim, ancienne capitale des Turgesch et d'autres États des Turks occidentaux, très proche de Quz Ordu, identifié comme la capitale des Karakhanides orientaux dans la contribution de V. D. Gorâčeva) nous force à repenser la question du poids spécifique des différentes religions sur place, l'importance du bouddhisme à côté des religions "natives"<sup>20</sup> semble rester acceptée par les spécialistes; voir aussi l'article de Bajpakov dans ces pages.

Dans ce contexte, il convient de se rappeler que les changements, qu'ils soient religieux ou autres, surviennent plutôt lentement. C'est à juste titre que S. Klâštornyj souligne l'aspect de continuité, d'échanges séculaires entre Turks et Sogdiens et entre musulmans et non-musulmans. On a trop longtemps considéré l'arrivée des Turks – et par conséquent, des Karakhanides – comme non seulement un hiatus, mais comme une rupture pour ainsi dire totale dans l'histoire de l'Asie centrale, même si plus récemment, on a aussi insisté sur les éléments de continuité.

Le nom du seul chercheur ayant revu le champ travaillé par Barthold vient immédiatement à l'esprit de tous les spécialistes, celui d'O. Pritsak. Juste après la deuxième guerre mondiale, il a publié une série d'articles (basés sur une thèse restée inédite); cette série semble être le dernier grand effort pour systématiser les informations puisées dans les sources écrites, musulmanes surtout, mais avec référence à ce que Pelliot et d'autres avaient mis à la disposition des chercheurs, et en tenant compte des résultats de la recherche numismatique et archéologique<sup>21</sup>. Tout cela a conduit Pritsak à stipuler un système très élaboré de titres qui auraient été portés par les grands qaghans, les souverains participants ("Mit-Kaghan<sup>22</sup>") et les seigneurs des apanages. S'il reste vrai que les régions sous domination karakhanide furent réparties entre un royaume de l'Est (le plus important dans la perception des Turks) et sa contrepartie (moins importante en théorie) de l'Ouest, le tout étant représenté dans la personne du Grand Qaghan, les deux parties se séparant définitivement vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, et s'il est vrai que le système des apanages reste typique pour les États fondés par des Turks tribaux, aujourd'hui, il semble que la représentation de la hiérarchie des titres chez Pritsak est trop schématique. Dans sa contribution à ce volume, Kočnev en vient à conclure que les titres inscrits sur les monnaies ne reflètent pas une hiérarchie et que les titres principaux semblent être d'une égale valeur<sup>23</sup>.

La thèse de Pritsak a été maintes fois reprise, par Gronke par exemple, mais aussi par Soucek qui caractérise ce système comme "a kind of musical chairs succession<sup>24</sup>". Il serait temps de la reprendre d'après les sources manuscrites à la lumière des résultats obtenus par la recherche numisma-

tique. Il faudrait également tenir compte des sources chinoises et des études des collègues chinois.

La plupart des études historiques entreprises jusqu'à présent sur l'Asie centrale des X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles portent l'empreinte de l'approche de Barthold. Cela est vrai surtout pour la délimitation du champ de recherche. Barthold avait certes de vastes intérêts dans beaucoup de domaines, mais dans les passages consacrés à cette période, il se limite nettement à la reconstruction des événements et des successions dynastiques<sup>25</sup>. Et il faut dire que jusqu'à maintenant, les historiens modernes n'ont pas transposé à l'époque dite karakhanide les nouvelles directions de recherche qu'on poursuit depuis longtemps déjà dans d'autres domaines de l'histoire des mondes musulmans<sup>26</sup>. Les questions posées ici concernent toujours la dynastie et non pas la société dans son ensemble. Les résultats remarquables de la numismatique ont, par un retour singulier, contribué à faire durer cet état des choses, car les données des monnaies ont été utilisées en premier lieu pour corriger la liste des souverains et pour étudier la façon dont la famille régnante répartissait le pouvoir<sup>27</sup>.

En dehors de ces domaines de recherche déjà bien établis, plusieurs nouveaux départs sont à signaler, quelques-uns ayant trouvé une concrétisation dans ce volume.

D'abord, Aširbek Muminov nous rappelle que de nombreux *fuqahâ'*, avant tout de rite hanéfite, ont fait de l'Asie centrale, et plus particulièrement de certains centres de Transoxiane, la région où le système classique de leur école fut développé (il ne semble pas pour l'instant que les centres de la partie orientale des régions sous domination karakhanide, Kachgar par exemple, aient joué un rôle comparable à celui de Boukhara, de Samarcande ou même d'Ouzgend à cet égard<sup>28</sup>). Ce système rayonne par la suite sur tout le monde musulman, l'Empire Ottoman en premier lieu où le rite hanéfite était celui des souverains et faisaient donc figure d'école "officielle". La littérature juridique n'a été que très faiblement étudiée jusqu'à présent, et jamais encore dans le contexte que Muminov explore : utiliser ces dizaines de milliers de pages pour l'histoire de la société centrasiatique. Muminov ne peut s'appuyer que sur un groupe très restreint de chercheurs, et il n'a pas de prédécesseur direct. Le livre de Y. Z. Kavakçı, comme Muminov le signale en passant, n'est somme toute qu'une liste des jurisconsultes transoxianiens et de leurs œuvres, ce qui est déjà beaucoup, un point de départ au moins<sup>29</sup>. Avant tout, il faut insister sur la quantité énorme de recueils de *fatâvâ*, opinions juridiques, dont Kavakçı signale une bonne trentaine. Dans une étude qui malheureusement n'a pas vraiment eu de suite, M. Khadr avait déjà montré que ces recueils présentent au moins un intérêt indubitable. Ils contiennent des documents, pas très nombreux certes, mais quand même précieux compte tenu de la pénurie de sources dont tout le monde se plaint<sup>30</sup>. Mais il ne faut pas trop insister sur ce matériel que les recueils de *fatâvâ* véhiculent. Un autre point est essentiel : des recherches entreprises pendant ces dernières années montrent que les *fatâvâ* n'étaient nullement de purs exercices intellectuels

sans lien concret avec la réalité sociale mais, au contraire, qu'elles étaient une source importante, peut-être la plus importante, pour le développement du *fiqh*. De nombreux exemples pourraient être cités dans ce contexte, je me bornerai à nommer Baber Johansen, spécialiste du système juridique hanéfite<sup>31</sup>. Un autre exemple est donné par Michal Biran dans sa contribution ci-dessous<sup>32</sup>.

En lisant le livre de Kavakçı, une autre question se pose tout de suite. Si tant d'ouvrages du droit hanéfite classique se trouvent dans les fonds de manuscrits arabes d'Istanbul, qu'en est-il de Tachkent ? Il n'est pas exclu que plusieurs ou même beaucoup des traités que Kavakçı signale comme perdus soient retrouvés dans la bibliothèque de l'Institut d'Orientalisme de l'Académie des Sciences d'Ouzbékistan, et il serait souhaitable qu'une liste des ouvrages de *fiqh* hanéfite de cette époque, ou même mieux, un catalogue des manuscrits conservés à la dite bibliothèque, soit établi<sup>33</sup>. Cela serait un travail préparatoire d'une extrême valeur pour tout ce domaine de recherche qui pourrait bien s'avérer être un des plus fructueux.

Muminov nous rappelle aussi que les dictionnaires biographiques publiés ne sont pas les seuls existant, et qu'il est possible aujourd'hui, grâce surtout à la "Qandiyya arabe", de cerner avec plus de précision, dans le temps et l'espace, la région et le moment considérés. Le dépouillement systématique de ce document précieux reste encore à faire, ainsi que celui de la grande oeuvre de Sam'ânî, les *Ansâb*<sup>34</sup>.

En outre, les orientalistes ont trop longtemps négligé le fait, pourtant évident, que le centre du pouvoir karakhanide n'était pas, ou n'était pas seulement, la Transoxiane. Il est frappant que dans l'article récent de Davidovič, la partie orientale soit laissée dans l'ombre<sup>35</sup>. Pour la partie orientale, les sources musulmanes sont à peu près muettes (parce que leurs auteurs vivaient dans les régions voisines, dans le sud-ouest lointain vu de Balasaghoun, et ne s'intéressaient aux Karakhanides que dans le contexte de la politique extérieure des empires ghaznévide ou seljoukide), et peu de chercheurs sont qualifiés pour lire les textes chinois. Il est donc grand temps de corriger ce regard, disons boukharocentriste, par une lecture attentive des sources chinoises, lecture à laquelle Michal Biran nous invite. À cette invitation, il faut joindre celle de Liu Yinsheng qui nous offre quelques bribes de renseignements sur la recherche chinoise sur la région. Les deux articles ensemble nous mettent en garde contre le boukharocentrisme évoqué ici, ou plus généralement un certain islamocentrisme qui se fait sentir dans beaucoup d'études sur les Karakhanides. Ils font aussi surgir le souhait que les sources et les études chinoises soient mises à la disposition des chercheurs ne lisant pas cette langue.

L'orientation de la recherche sur l'histoire dynastique est aussi, au moins dans une certaine mesure, responsable du fait que les deux grandes œuvres littéraires citées plus haut, le *Qutadghu Bilig* et le *Dîvân lughât at-turk*, soient restées un peu marginales pour la recherche historique sur les Karakhanides.

C'est vrai aussi pour les études spéciales qui leur sont consacrées. Cela vaut particulièrement pour les travaux écrits en turc, citons en exemple le livre de Reşat Genç, *Le monde turk au XI<sup>e</sup> siècle d'après Mahmoud Kachgari*. Ce livre offre un dépouillement systématique du "dictionnaire turk-arabe" du point de vue ethnographique, organisé selon les grands thèmes de la vie quotidienne, la famille, la tribu, la hiérarchie sociale, la vie religieuse, l'éducation et ainsi de suite jusqu'aux instruments de musique, aux vêtements, à la cuisine, et le livre finit sur la vie économique. Il s'agit bien d'une compilation et non pas d'une vue d'ensemble. Genç s'est proposé de retravailler la source de manière à la rendre accessible à ceux qui ne connaissent pas l'arabe. L'intégration de l'œuvre de Mahmoud Kachgari dans le discours historique reste donc toujours à faire<sup>36</sup>.

Je voudrais aborder, dans la seconde moitié de cette introduction, deux questions qui me semblent particulièrement urgentes : le problème de l'islamisation des Turks sous les Karakhanides et le problème de la langue, ou plutôt celui de la politique de la langue.

C'est un fait bien connu que le groupe familial qui, plus tard, devait devenir la dynastie karakhanide, se convertit à l'islam au milieu du X<sup>e</sup> siècle de notre ère. On donne parfois une date plus précise, 960, pour l'islamisation d'une grande masse de Turks, suivant Ibn al-A'tîr et Miskavayh<sup>37</sup>, et entre 921 et 945<sup>38</sup>, pour les proches de Satuq Bughrâ Khân<sup>39</sup>. Davidovič ne donne pas de date précise, elle se borne à déclarer que vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle, les Karakhanides eux-mêmes adoptèrent l'islam et commencèrent à se donner des titres (*alqâb*) musulmans<sup>40</sup>. La source la plus importante en la matière semble être Jamâl Qarşî. Le récit de cet auteur a été utilisé par Barthold<sup>41</sup>, il se trouve résumé assez fidèlement chez Pritsak<sup>42</sup> et a aussi influencé Genç<sup>43</sup>.

Le récit de Jamâl Qarşî mérite de nous retenir ici un peu, et en voici d'abord la traduction à peu près intégrale<sup>44</sup>.

« Satuq Bughrâ Khân [...] fut le premier des souverains (qaghan) turks de Kachgar et de Ferghana à se convertir à l'islam, c'était pendant que al-Mu'fi' lillâh était calife, pendant le règne de l'émir 'Abd al-Malik b. Nûh, le Samanide<sup>45</sup>. L'imam très dévot [...] Abû al-Futûh 'Abd al-Ghâfir, fils du cheikh, du grand imam [...] Abû 'Abd Allâh al-Ḥusayn al-Faqlî a cité (et nous avons déjà mentionné leur livre de *târikh*<sup>46</sup> plus haut, chez les commentateurs du Coran) dans son *Târikh Kâşghar* : Le premier pays des Turks à avoir adopté l'islam était Châch<sup>47</sup>. Les gens de cette province se convertirent du temps de Bilga Kul Qâdir Khân<sup>48</sup> contre qui l'émir Nûh b. Manşûr était parti en *ghazva*<sup>49</sup> jusqu'à ce qu'il parvînt à Isfijâb. Cette ville se soumit à lui et paya un tribut énorme<sup>50</sup>. Ensuite, il se retira. Ils échangèrent par la suite sans cesse des messages, jusqu'à la mort de Nûh b. Manşûr. Quand Ismâ'il b. Manşûr<sup>51</sup> accéda au trône, il agit comme son frère : lui aussi envoyait constamment des messages. Le gouvernement des Turks échut alors à Oghulchaq Qâdir Khân [...] qui ne voulut pas entendre ce que les messagers de l'islam avaient à dire jusqu'à ce que Naşr b. Manşûr prît la fuite de chez son frère [Ismâ'il], cherchant

refuge à Kachgar. Oghulchaq l'accueillit en lui donnant les cadeaux qu'on offre au nouveau venu, et lui dit : "Tu arrives dans ta propre maison et tu descends chez ta famille. Moi, je te serai loyal quand ton frère te traitera durement". Et il le nomma gouverneur de la province d'Artûj<sup>52</sup>. Et voilà que les caravanes venaient fréquemment à Artûj, de Boukhara et de Samarcande, et à peine avait-il (Naşr b. Manşûr) acheté des objets précieux, des meubles ou des vêtements de valeur incomparable, qu'il en voya le premier choix à Qâdir Khân pour s'assurer ses bonnes dispositions.

Il [Abû al-Futûh 'Abd al-Ghâfir, voir plus haut] continue : On m'a transmis, à propos de leur conversion à l'islam, qu'à cette époque, les infidèles<sup>53</sup> chérissaient particulièrement<sup>54</sup>, parmi les étoffes et les robes, le brocart, et parmi les confiseries, le sucre, car ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre et n'y avaient pas encore goûté. Il [Naşr b. Manşûr] fit si bien qu'il [Oghulchaq] fut convaincu de sa sincère amitié et s'appuya sur lui. Alors, Naşr lui demanda de lui donner un terrain, grand comme la peau d'une vache, pour y construire une mosquée où il adorerait son seigneur. Il [Oghulchaq] répondit : "Prends cela, où tu veux!" Naşr immola alors une vache et coupa sa peau en lanières, et de ces lanières, il entoura le terrain où se trouve la mosquée connue aujourd'hui sous le nom de "Mosquée d'Artûj". Les infidèles s'étonnèrent de son habileté à formuler sa demande<sup>55</sup>.

Cet Oghulchaq était l'oncle paternel de Satuq, et quand Satuq eut complété ses douze ans révolus – et il était doué d'une beauté si exceptionnelle et d'un extérieur si pur, d'une intelligence naturelle et d'une clarté d'esprit si remarquables, d'un entendement si prompt et d'un jugement si raisonnable comme les princes turks n'en avaient pas montré trace auparavant – une caravane arriva un jour de Boukhara. Satuq partit à Artûj pour voir ce que les marchands amenaient et pour diviser ce qu'ils apportaient. Naşr le Samanide lui donna des cadeaux pour l'accueillir. Quand vint l'heure de la prière du midi, les musulmans se levèrent pour la célébrer selon la prescription de la Loi. Satuq pourtant ne sentit pas encore l'appel au bonheur, mais regarda les gens faire par derrière. La prière terminée, il demanda au Samanide ce qu'ils avaient fait. Celui-ci lui répondit : "C'est un devoir pour nous de prier tous les jours et toutes les nuits cinq fois à des heures déterminées". Satuq demanda : "Et qui vous a imposé ce devoir ?" Le Samanide commença alors à lui décrire le Créateur – Sa majesté est grande et Sa perfection sans borne – de par Ses beaux noms et Ses qualités sublimes<sup>56</sup>, et il écouta les prescriptions de la Loi énoncée par la bouche de Muḥammad – la paix soit sur lui – et parla aussi des qualités louables et des traits préférables de la communauté.

Vers : Il m'a fait sentir le vent de sa communauté avant que j'ai connu les désirs charnels et mon cœur a trouvé le repos et la quiétude.

Alors, Satuq dit : "Qui a plus de droits d'être adoré que ce Dieu, qui est plus sincère que ce prophète et qui a plus de droits d'être suivi, qu'est-ce qui est plus beau que cette religion et laquelle est plus digne d'être vécue ?" Et il déclara publiquement sa conversion à Dieu, qu'il soit loué, et à Muḥammad,

la paix soit sur lui, et il accepta la Loi et ordonna à sa suite<sup>57</sup> et à son entourage d'accepter aussitôt la foi et l'islam. Ils crurent tous et se convertirent à l'islam. Alors, le Samanide lui fit cacher cette histoire à son oncle Oghulchaq. Satuq apprit donc le Coran en cachette, de même qu'il prit connaissance des conditions de la foi et de l'islam et apprit ses règles. Il invita par la suite un groupe de sa famille à se convertir à l'islam en secret, et cinquante personnes le suivirent. Ceux-ci se soumirent à lui et en firent leur chef.

[Après un temps,] Oghulchaq sentit que Satuq était devenu musulman, et il détacha les espions les plus capables et les plus rusés pour le suivre au cas où ils le verraient un jour faire les ablutions rituelles ou prier. Ils l'informèrent de l'état des choses. Oghulchaq en parla à la khatoun son épouse qui, elle, inclinait du côté de Satuq. Elle envoya un messenger chez lui en secret pour l'avertir et dit : "Ce samedi, ton oncle veut réparer le temple des idoles. Lui-même et ses intimes se chargeront du travail, et ce sera pour te mettre à l'épreuve. Tu dois donc faire un effort supplémentaire dans ce travail."

Le jour venu, tous les participants portaient une brique en pisé, mais Satuq en portait deux à chaque tour. Ce faisant, il priait Dieu le Très-Haut et dit : "Mon Dieu, si Tu m'aides à remporter la victoire sur mes ennemis qui sont aussi ceux de Ta religion, si Tu fais triompher l'islam par ma personne et si Tu poses la parole du pouvoir dans mes mains, certes je ferai de cet endroit une mosquée pour y réunir Tes fidèles pour qu'ils T'obéissent, et j'y construirai une niche [*mihrâb*] pour Tes fidèles, et j'y érigerai une chaire [*minbar*] pour Tes louanges. Après, j'appellerai à la prière, je me mettrai à la prière et je ferai moi-même office d'imam. [Je ferai tout cela] pour chercher Ta proximité et Ton accord". Et c'est cela la mosquée d'Artûj. Et comme il montrait tellement d'ardeur et d'application à la tâche, la khatoun en tira un argument vis-à-vis de son époux et elle fit remarquer le grand effort de Satuq dans la construction [ordonnée par Oghulchaq]. L'oncle de Satuq était de nouveau content de lui et dit : "Qu'il s'éloigne de notre religion et fasse ce qu'il a fait ou qu'il traite mal mes enfants après ma mort, je ne le lui permets pas".

Satuq, sur ces entrefaites, apprit le Coran par cœur et s'appliqua à comprendre ce que les versets signifient, et il en arriva à ses vingt-cinq ans. Alors, il convoqua cinquante personnes comme s'il partait à la chasse, mais il se dirigea vers une forteresse, c'était – Ġhâj-Bâliq<sup>58</sup>. Il s'y fortifia et y resta trois mois. Son oncle apprit tout cela et ne vit d'autre issue que d'abandonner la résistance à cause des dangers. Quand Satuq partit à la rencontre de son oncle, il y avait autour de lui 300 chevaliers de Kachgar, et des *ghuzât* (guerriers de la guerre sainte) arrivèrent du Ferghana, ce qui compléta le millier, et le premier lieu qu'ils prirent, c'était ât-Bâshî, et leur nombre atteignit 3 000 chevaliers. Alors, ils attaquèrent Kachgar qu'ils conquièrent pour l'islam, et le parti des idolâtres s'affaiblit, et la parole de Dieu eut la victoire. [...] Satuq Khân, le *ghâzî*, mourut en 344, son mausolée se trouve à Artûj, un village près de Kachgar, et il est en bon état aujourd'hui et un centre de pèlerinage. »

Je ne peux pas ici me livrer à une analyse de ce récit, d'autant plus qu'elle ne peut se faire sur ce simple extrait. Car il ne s'agit en réalité que d'une petite vague dans tout un courant narratif qui comprend, outre le texte traduit ici, plusieurs autres versions, connues sous le titre de "Tadhkira-i Bughrâ Khân<sup>59</sup>" et d'autres textes encore, par exemple, l'histoire sacrée locale de la ville de Sayram<sup>60</sup> et la version de l'auteur ottoman Müneccimbaşı qui pourrait remonter à l'époque pré-mongole<sup>61</sup>, et ce n'est probablement pas tout. Il faudrait en outre, pour en venir à une évaluation plus ou moins exacte des récits traitant de l'islamisation des peuples turks d'Asie centrale, tenir compte de récits provenant d'autres régions turcophones. Or, la recherche dans ces domaines en est encore à ses débuts<sup>62</sup>.

Ce qu'il est possible de faire dans le cadre de cette introduction, c'est de constater que jusqu'à maintenant, les chercheurs se sont limités à appliquer le schéma "noyau historique étouffé de légendes", et la question se réduit alors à savoir quel type de "noyau historique" et combien de "légendes" ce récit – ou n'importe quel récit construit de la même manière – peut bien contenir. Cela est dû au fait que l'intérêt des chercheurs était surtout centré sur la question : "comment cela s'est-il passé?" Jamais encore ce récit – comme beaucoup d'autres racontant l'islamisation d'une région ou d'un groupe – n'a fait l'objet de la question : "comment les gens se sont-ils souvenu de ce grand événement ? Comment cela est-il raconté<sup>63</sup> ?"

Il est évident en effet, et du premier coup d'œil, qu'il s'agit d'un récit, et même si l'œuvre où il se trouve se veut historique, d'un récit légendaire. Mais cela ne nous force aucunement à ne pas le prendre au sérieux. Car on distingue très nettement les vecteurs culturels qui aident à l'islamisation de la région de Kachgar : le commerce d'abord, la supériorité culturelle (supposée) du Mavarannahr sur le Turkestan oriental et l'intensité des contacts et échanges entre les deux régions (échanges surtout au profit du Mavarannahr), les guerriers de la guerre sainte (qui proviennent du Ferghana, ce qui n'est sans doute pas un hasard). Il est plus compliqué de comprendre le rôle du prince samanide fugitif, et c'est là qu'une étude de l'ensemble des textes est indispensable. Le personnage de Satuq Bughrâ, par contre, est investi de traits caractéristiques sur au moins deux plans. Celui du souverain (turk) modèle, capable physiquement et intellectuellement, supérieur à cet égard à ses prédécesseurs. En ce sens, il est même plus "turk" que son adversaire qui représente les souverains préislamiques, et la rupture que l'islamisation devrait représenter n'est donc pas totale. Celui du musulman dévot ensuite : il apprend tout ce qu'il faut pour être un musulman cultivé. Une analyse de tout le courant narratif devrait nous aider à comprendre si l'épisode de la réparation du temple des idoles est typique pour la situation où le récit fut écrit sous la forme que nous avons – la domination mongole conduisait beaucoup de musulmans à la collaboration, même à des efforts supplémentaires. Arrêtons-nous ici, le but étant de poser des questions, les éléments donnés ne peuvent servir qu'à illustrer la nature de celles-ci<sup>64</sup>.

Le deuxième problème que je voudrais évoquer très brièvement est celui de la langue. Le principe sera le même. Il faudrait prendre en compte l'intentionnalité des sources au sérieux. Jamâl Qaršî ne veut pas seulement conter les faits, il veut leur donner une signification. Mahmoud Kachgari ne veut pas seulement compiler un dictionnaire des dialectes turks destiné à un public arabophone, il ne le fait pas sans intention. Et cette intention, il l'a publiée dans l'introduction à son ouvrage.

« The slave [l'esclave de Dieu] Maḥmūd ibn al-Ḥusayn ibn Muḥammad, states : When I saw that God Most High had caused the Sun of Fortune to rise in the Zodiac of the Turks, and set their Kingdom among the Spheres of Heaven; that he called them 'Türk' and gave them rule; making them Kings of the Age, and placing in their hands the reins of temporal authority; appointing them over all mankind, and directing them to righteousness; that He strengthened those who are affiliated to them, and those who endeavor on their behalf; so that they attain from them the utmost of their desire, and are delivered from the ignominy of the slavish rabble, – [then I saw that] every man of reason must attach himself to them, or else expose himself to their falling arrows. And there is no better way to approach them than by speaking their own tongue, thereby inclining their ear, and bending their heart. And when one of their foes comes over to their side, they keep him secure for fear of them ; then others may take refuge with him, and all fear of harm be gone !... I heard from one of the trustworthy informants among the Imams of Bukhara, and from another Imam of the people of Nishapur; both of them reported the following tradition (*ḥadīṭ*), and both had a chain of transmission going back to the Messenger of God, may God bless him and grant him peace. When he was speaking about the signs of the Hour and the trials of the end of Time, and he mentioned the emergence of the Oghuz Turks, he said : 'Learn the tongue of the Turks, for their reign will be long !' Now if this *ḥadīṭ* is sound – and the burden of proof is on those two [transmitters] – then learning [this language] is a religious duty; and if it [i. e. the *ḥadīṭ*] is not sound, still wisdom demands it<sup>65</sup>. »

L'auteur s'efforce de rattacher les Turks au monde musulman, non pas à sa périphérie, mais à son centre. Le siècle des Turks est arrivé, il faut apprendre leur langue – qui désormais est une langue musulmane. Le turk "khâqânî" doit être un support de la culture musulmane, pareil à l'arabe. Puisque les Turks sont maintenant les seigneurs du monde musulman (le *Dīvân* a été écrit vers 1070, pas très longtemps après la conquête de Bagdad par les Seldjoukides en 1055 et fort probablement dans cette ville), ils sont politiquement supérieurs aux autres "nations" musulmanes. L'affirmation de l'identité linguistique n'est donc nullement une déviation de la bonne voie musulmane, au contraire, Mahmoud vise à combiner les deux éléments.

Le désir de combiner la langue turk et l'islam, en fait de faire de la langue un instrument de l'islamisation, est visible également dans les autres œuvres littéraires, surtout en langue turk, qui nous sont parvenues de cette époque.

Bert Fragner, à la suite de ses recherches sur la “persophonie” – un ensemble culturel dont les limites géographiques ne sont pas stables temporellement – est arrivé à l’hypothèse d’une “turcophonie” modelée sur l’exemple persan<sup>66</sup>. Dans la région du Turkestan oriental, il semble donc qu’un système bilingue arabe-turk se soit établi, avec une transition vers l’écriture arabe pour le turk, même si l’écriture ouïghoure subsistait. Les détails de ce système sont encore à élucider. Ce qui est frappant par contre, c’est la quasi-absence d’écrits en persan non seulement pour le Turkestan oriental (où les personnes dont le persan était la langue maternelle étaient peu nombreuses par rapport au Mavarrannahr), mais dans toute la région se trouvant alors sous la domination des Karakhanides. Il semble bien qu’après la chute de la dynastie samanide, d’autres centres littéraires et culturels dans l’aire iranienne aient pris de l’éclat au détriment de Boukhara et de Samarcande<sup>67</sup>, tandis que sous les Karakhanides, on goûtait plutôt les écrits scientifiques en arabe (il n’y a pas de littérature savante en turk à cette époque), l’arabe et les traductions pour la religion (on connaît cependant des traductions du Coran en turk et aussi des œuvres de *tafsîr*), et le turk (au moins en partie) pour la littérature de cour. Ce n’est pas un hasard, comme B. Fragner le souligne fort justement, que la grande oeuvre écrite en turk “karakhanide” soit un miroir pour les princes, utilisant des modèles persans. Il me semble que certains cercles cultivés (y compris des membres de la famille régnante) ont poursuivi le but d’établir, dans la région en question, le turk comme deuxième langue musulmane. Mais tout cela reste conjectural, et la question serait à reprendre; le modèle de Fragner peut servir ici de point de départ.

Pour conclure, ce volume montre bien qu’il est possible d’ouvrir de nouvelles pistes de recherche sur l’histoire des Karakhanides. Il aura atteint son but s’il encourage les chercheurs à s’y aventurer.

Jürgen Paul  
Université de Halle, Allemagne

## BIBLIOGRAPHIE

- Amedroz H.F., *The eclipse of the Abbasid caliphate*. Oxford 1920.
- ‘Avfî Muḥammad, *Lubâb al-albâb*. 2 vols. Ed. E.G. Browne M. Qazwîni. London & Leiden 1903-6.
- Bajpakov K.M., *Srednevekovye goroda Kazahstana na Velikom Šelkovom puti*. Almaty 1998.
- Baldick Julian, *Imaginary Muslims. The Uwaisi Sufis of Central Asia*. New York & London 1993.
- Bartol’d V.V., K skazke o hitrosti Didony [À propos du conte sur la ruse de Didon]. – *Sbornik muzeâ antropologii i ètnografii* [Recueil du musée d’anthropologie et d’ethnographie], vol. V. Leningrad 1917-25, 149-154.

- Bartol'd V.V., Mulḥaqât aṣ-Ṣurâḥ – *Sočineniâ* [Œuvres complètes] VIII. Moscou 1973, 98-102.
- Bartol'd V.V., Turkestan v èpohu mongol'skogo našestviâ [Le Turkestan sous l'invasion mongole]. – *Sočineniâ* [Œuvres complètes] I. Moscou 1973.
- Bartol'd V.V., *Turkestan, Teksty* [Le Turkestan, textes]. Sankt-Peterburg 1900.
- Bregel Yuri (ed.), *Historical Maps of Central Asia. 9th-19th Centuries A.D.* Bloomington 2000 (Papers on Inner Asia : Special Supplement).
- Browne E.G., *A literary History of Persia*. Vol. 2. London 1906.
- Caferoğlu Ahmet, La littérature turque de l'époque des Karakhanides. – *Philologiae Turcicae Fundamenta* vol. 2. Wiesbaden 1964, 267-275.
- Dankoff Robert (transl. and ed.), *Yūsuf Khâṣṣ Ḥâjib : Wisdom of Royal Glory (Kutadgu Bilig). A Turko-Islamic Mirror for Princes*. Chicago 1983.
- Dankoff Robert & Kelly J., *Compendium of the Turkic Dialects*. 3 vols., Cambridge (Mass.) 1982-5.
- Davidovich E.A., The Karakhanids. – *History of Civilizations of Central Asia. Vol. IV : The age of achievement : A.D. 750 to the end of the fifteenth century. Part One : The historical, social and economic setting*. Paris (Unesco) 1998, 119-143.
- Davidovič E.A. (voir *Kirgiziâ pri Karahanidah*).
- DeWeese Devin, *Islamization and native religion in the Golden Horde. Baba Tükles and conversion to Islam in historical and epic tradition*. University Park PA 1994.
- DeWeese Devin, Sacred history for a Central Asian town. Saints, shrines and legends of origin in histories of Sayram, 18th-19th centuries. – *Figures mythiques des mondes musulmans (sous la direction de D. Aigle)*. REMMM 89-90 (2000), 245-295.
- DeWeese Devin, The *Tadhkira-i Bughrâ-khân* and the 'Uvaysi' Sufis of Central Asia. Notes in review of *Imaginary Muslims*. *CAJ* 40 (1996), 87-127.
- Dodhudoeva Lola, *Èpigrafičeskie pamâtniki Samarkanda XI-XIV vv.* [Les monuments épigraphiques de Samarcande des XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles]. Tom I, Dušanbe 1992 (tout publié).
- Erdal Marcel, The Turkish Yarkand documents. *BSOAS* 47 (1984), 260-301.
- Fedorov M.M., Očerok dinastijnoj istorii Vostočnyh Karahanidov konca X – načala XIII v. [L'histoire de la dynastie des Karakhanides orientaux de la fin du X<sup>e</sup> et au début du XIII<sup>e</sup> siècles] – *Kirgiziâ pri Karahanidah* [Le Kirghizstan sous les Karakhanides]. Frunze 1983, 103-140.
- Fragner Bert G., *Die 'Persophonie'. Regionalität, Identität und Sprachkontakt in der Geschichte Asiens*. Berlin/Halle 1999 (ANOR : 5).
- Geç Reşat, *Karahanlı Devlet Teşkilatı*. Istanbul 1971.
- Geç Reşat, *Kaşgarlı Mahmud'a Göre XI Yüzyılda Türk Dünyası*. Ankara 1997.
- Golden Peter B., *An Introduction to the History of the Turkic Peoples*. Wiesbaden 1992.
- Golden Peter B., The Karakhanids and early Islam. – D. Sinor (ed.), *Cambridge History of Early Inner Asia*. Cambridge (etc.) 1990, 343-370.
- Goriâčeva V.D. & Nastič V.N., Èpigrafičeskie pamâtniki Uzgenda XII-XX vv. [Les monuments épigraphiques d'Ouzgend des XII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles] – *Kirgiziâ pri Karahanidah* [Le Kirghizstan sous les Karakhanides]. Frunze 1983, 140-192.
- Grenard F., La légende de Satok Boghra Khan et l'histoire. *Journal Asiatique*, neuvième série, tome 15 (1900), 5-79.

- Grignaschi Maurizio, La monarchie karakhanide de Kachgar et les relations de dépendance personnelle dans le 'Kutadgu Bilig' de Yûsuf Khâşş Hâjib. – *Recueils de la Société Jean Bodin* 20 (1970) (La monocratie I), 515-626.
- Gronke Monika, The Arabic Yarkend documents. *BSOAS* 49 (1986), 454-507.
- Huart Claude, Trois actes notariés de Yârkand. *Journal Asiatique* 4 (1914), 607-627.
- Ibn al-A'îr al-Kâmil fî t-târîkh. Tome 7, Beyrouth 1979.
- Jamâl al-Qarshî *Mulḥaqât aš-Şurâḥ*. MS St-Petersburg, SP IVRAN, C-286.
- Johansen Baber, *Contingency in a sacred law. Legal and ethical norms in the muslim fiqh*. Leiden 1999.
- Johansen Baber, *The islamic law on land tax and rent*. London (etc.) 1988.
- Kamilov Muzaffar, *Rol' 'Alâ' ad-Dîna as-Samarqandî v razvitii fiqha v Mâwarâ' an-nahre i značenie ego truda 'Tuhfat al-fuqahâ'*. (Avtoref. kand. diss.) [Le rôle d' 'Alâ' ad-Dîn as-Samarqandî dans le développement du fiqh au Mavarrannahr et la valeur de son ouvrage 'Tuḥfat al-fuqahâ'. (Exposé des grandes lignes de la thèse de doctorat)]. Taškent 2000.
- Karaev O., *Istoriâ karahanidskogo kaganata* [L'histoire du kaghanat karakhanide]. Frunze 1983.
- Kavakçı Yusuf Ziya, *XI. ve XII. Asrlarda Karahanlılar Devrinde Mâvarâ al-Nahr İslam Hukukçuları*. Ankara 1976.
- Khadr M. & Cahen Claude, Deux actes de waqf d'un Qarakhanide d'Asie centrale. *Journal Asiatique* 255 (1967), 305-334, avec les remarques de C.E. Bosworth dans la même revue, 256 (1968), 449-453.
- Kirgiziâ pri Karahanidah* [Le Kirghizstan sous les Karakhanides]. (Ed. E.A. Davidovič). Frunze 1983.
- Klein Wassilios, *Das nestorianische Christentum an den Handelswegen durch Kyr-gystan his zum 14. Jahrhundert*. Turnhout 2000 (Silk Road Studies : 3).
- Kočnev B.D., Svod nadpisej na karahanidskih monetah : antroponimy i titulatura. – *Vostočnoe istoričeskoe vostokovedenie i special'nye istoričeskie discipliny* 4 (1995), 201-277; čast' 2, *ibid.* 5 (1997), 245-316.
- Köymen M.A., Selçuklu Devri Kaynaklarına Dâir Araştırmalar I : Büyük Selçuklu İmparatorluğu âit Münşeât Mecmuları [Recherches sur les sources écrites de l'époque des Seldjoukides : les collections de documents concernant l'empire des Grands seldjoukides]. *Ankara DTCFD*. Cilt 8 (1951).
- Lieber Alfred E., Did a 'silver crisis' in Central Asia affect the flow of Islamic coins into Scandinavia and eastern Europe ? – In : Jonsson K., Maimier B. (eds), *Sigtuna papers : Proceedings of the Sigtuna symposium on Viking-age coinage*, 1-4 June 1989 (Commentationes de nummis saeculorum IX-XI in Suecia repertis; N.S. 6), pp. 207-212.
- Maḥmûd al-Kâshgharî, *Dîwân lughât at-turk*. Vol. I. Ed. Kilisli Rıfat (Bilge), Istanbul 1333 H/1915.
- Materialy po istorii Srednej i Central'noj Azii X – XIX vv.* [Matériaux sur l'histoire de l'Asie moyenne et centrale aux X<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles] Taškent 1988.
- Miskavayh, voir Amedroz.
- Narshakhî Muḥammad, *Târîkh-i Bukhârâ*. Ed. Riḍavî. Téhéran 1939.
- Nastič V.N. & Kočnev B.D., K atribucii mavzoleâ Şah-Fazil [À propos de l'attribution du mausolée Sah-Fazil]. – *Èpigrafiika Vostoka* [l'Épigraphie de l'Orient] 24 (1988), 68-77.

- Nastič V.N. & Kočnev B.D., K atribucii ũznogo uzgendskogo mavzoleâ (èpigrafičeskie i numizmatičeskie dannye). – *Vostočnoe istoričeskoe vostokovedenie i special'nye istoričeskie discipliny* 4 (1995), 177-196.
- Nastič V.N., Pogrebal'naâ èpigrafika arabskogo pis'ma kak istočnik po istorii Kirgizii i Užnogo Kazahstana [L'èpigraphe funéraire en écriture arabe comme source sur l'histoire du Kirghizstan et du Kazakhstan du Sud]. – *Istočnikovedenie i tekstologii srednevekovogo Bližnego i Srednego Vostoka* [Études des sources et des textes du Proche et du Moyen Orient]. Moscou 1984, 161-177.
- Paul Jürgen, The histories of Samarqand. *Studia Iranica* 22 (1993), 69-92.
- Paul Jürgen, Some Mongol *inshâ'*-collections. The Juvaini letters. – *Proceedings of the Third European Conference of Iranian Studies*. Part 2 : Medieval and Modern Persian Studies. Edited by Charles Melville. Wiesbaden 1999, 277-286.
- Pritsak Omeljan, Karachanidische Streitfragen 1-4. *Oriens* 3 (1950), 209-229.
- Pritsak Omeljan, Von den Karluk zu den Karachaniden. *ZDMG* 101 (1951), 270-300.
- Pritsak Omeljan, Die Karachaniden. *Der Islam* 31 (1954), 17-68.
- Sam'ânî 'Abd al-Karîm, *al-Ansâb*. Ed. 'Abd Allâh 'Umar al-Barûhî, Beyrouth 1988 (5 vols.).
- Shaw Robert Berkeley, *A sketch of the Tûrki language as spoken in Eastern Turkestan*. Vol. I, Lahore 1875.
- Soucek Svat, *A History of Inner Asia*. Cambridge, 2000.
- Weinberger J., The authorship of two twelfth-century Transoxanian biographical dictionaries. *Arabica* 33 (1986), 369-382.

## NOTES

1. C'est comme cela que les Karakhanides sont présentés un peu partout et surtout dans la littérature turque, bien que les Bulgars de la Volga aient été musulmans probablement avant les souverains karakhanides et bien que le caractère tribal ou non tribal des Bulgars n'ait pas encore fait l'objet d'une étude approfondie. – Merci à Frantz Grenet (Paris), Aširbek Muminov (Tachkent/Bochum), Markus Mode (Halle) et Florian Schwarz (Bochum) de m'avoir prêté leur aide sous beaucoup de formes.
2. Davidovich E. A., "The Karakhanids", p. 119. – Parmi les ouvrages de synthèse sur l'histoire de l'Asie centrale, il convient aussi de citer Soucek, Svat, *A History of Inner Asia*. Le chapitre sur les Karakhanides, pp. 84-92 est en partie consacré à une présentation d'Avicenne et de Firdavsi, ainsi que du *Qutadghu Bilig* et du *Divân lughât at-turk*. Un ouvrage de synthèse centré sur l'histoire des peuples turques dans leur ensemble : Golden, Peter B., *An introduction to the history of the Turkic peoples*, très nettement supérieur à tous ses prédécesseurs en ce qui concerne l'histoire des peuples turcs avant l'islam, et par conséquent, pour la préhistoire des Karakhanides, mais malheureusement très succinct sur les Karakhanides eux-mêmes, sur lesquels le livre n'offre que quelques pages isolées, "The Early Qaraxanids" pp. 214-16, "Qaraxanids, Ghaznavids and the Rise of the Seljuks", pp. 216-19. Le même auteur a traité de l'époque en question plus en détail dans "The Karakhanids and early Islam", mais là encore, le volume accordé à la période en question ne correspond guère à son importance. Avec ces publications récentes, il convient de nommer encore deux ouvrages qui ont paru tous les deux à Frunze (Bishkek) en 1983 : O. Karaev, *Istoriâ karahanidskogo kaganata*, et l'ouvrage collectif (édité par E. A. Davidovič), *Kirgiziâ pri Karahanidah*.

Le premier livre, tiré à 600 exemplaires seulement, donne d'abord le relevé de toutes les sources narratives musulmanes. Cette énumération est introduite par la phrase (par trop catégorique) : "L'étude de l'histoire du kaganat karahanide se base exclusivement (hormis les monuments de la culture matérielle), sur les sources numismatiques et les sources écrites en arabe et persan" (31, ma traduction J.P.). Les sources chinoises sont ici consciemment ignorées, et les sources en langue turque – qui sont prises en compte par la suite – ne sont pas mentionnées. À part cela, Karaev donne le récit le plus circonstancié existant aujourd'hui de l'histoire karakhanide. L'ouvrage collectif, imprimé lui aussi à un tirage très faible (750 copies), s'efforce à faire un peu plus la lumière sur les régions orientales dominées par les Karakhanides qui, comme Michal Biran le rappelle dans sa contribution à ce volume, sont souvent négligées.

3. Bartol'd V. V. : *Turkestan v èpohu mongol'skogo našestviâ*. Les auteurs se référant à Barthold oublient régulièrement les résultats plus récents obtenus par les collègues soviétiques (voir la note précédente).
4. Comme très peu de documents de l'époque subsistent en tradition directe (comme "originaux"), on a recours à des documents qui nous sont parvenus en tradition littéraire (*inshâ'*, insertion dans des traités juridiques). Les "vrais" documents ont encore récemment été réédités par Monika Gronke, dans "The Arabic Yarkend documents". Il s'agit de 5 actes de vente écrits selon le formulaire usuel en droit hanéfite. À ce corpus de textes, il faut ajouter encore trois autres documents, eux aussi écrits en arabe, publiés par Cl. Huart, "Trois actes notariés de Yârkand", et encore trois autres, écrits en turk en caractères ouïghours, publiés par Marcel Erdal : "The Turkish Yârkand documents". Il y avait au début, quand les documents furent trouvés en 1911, deux autres documents en arabe et en plus cinq documents en turk, écrits en caractères arabes; les sept derniers semblent avoir disparu. Pour l'histoire de ces documents, voir la publication de Gronke, p. 454-5.
5. *Turkestan v èpohu mongol'skogo našestviâ. Tom 1 : Teksty*. Barthold n'a utilisé qu'un seul des actes notariés de Yârkand (le seul qui soit intéressant du point de vue de l'histoire dynastique), mais pour l'*inshâ'*, il a largement puisé dans le manuscrit qui maintenant porte le numéro C-816 dans la collection de St Péterbourg, chapitre "Inshâ'" dans la publication de Barthold, p. 23-47. Pour une description détaillée du manuscrit, voir Köymen M. A, "Selçuklu Devri Kaynaklarına Dâir Araştırmalar I : Büyük Selçuklu İmparatorluğu âit Münşeat Mecmuları". La seconde partie de ce manuscrit, négligée par Barthold et Köymen, contient des lettres des frères Juvaynî, voir Paul J., "Some Mongol *inshâ'* collections : The Juvayni letters" – Outre le recueil pré-mongol dans le manuscrit C-816, Barthold a encore utilisé d'autres recueils qui aujourd'hui sont publiés.
6. Dans la liste de Karaev, il n'y pas de sources nouvelles. Mais les remarques de Barthold concernant la "Qandiyya arabe" par exemple, ont été corrigées par la découverte de deux fragments du dictionnaire biographique concernant la ville de Samarcande, voir Weinberger J., "The authorship of two twelfth century Transoxanian biographical dictionaries", et Paul J., "The histories of Samarqand". La vaste majorité des sources utilisées par Barthold est aujourd'hui disponible dans des éditions critiques ou au moins en imprimé. L'exception la plus importante est peut-être le travail historique de Jamâl al-Qarshî, "Mulhaqât aş-Şurâh" (arabe, *Teksty*, 128-152). Deux manuscrits en sont connus, tous les deux découverts par Barthold, St Péterbourg, B-514 et C-286, mais le texte intégral n'a pas encore été édité. Voir aussi la traduction partielle (russe) dans : *Materialy po istorii Srednej i Central'noj Azii X-XIX vv*. Sur l'auteur, voir Bartol'd, "Mulhaqât aş-Şurâh".
7. Pour cette littérature, voir la contribution d'Ahmet Caferoğlu, "La littérature turque de l'époque des Karakhanides".

8. Genç, R., *Karahanlı Devlet Teşkilatı*, basé surtout et, pour les parties originales, presque exclusivement sur le *Qutadghu Bilig*. Grignaschi M., “La monarchie karakhanide de Kachgar et les relations de dépendance personnelle dans le ‘Kutadghu Bilig’ de Yûsuf Khâşş Hâjib” donne très exactement ce que le titre annonce. Dankoff, R., *Yûsuf Khâşş Hâjib : Wisdom of Royal Glory (Kutadghu Bilig). A Turko-Islamic mirror for princes*. Cette traduction est pour l’instant la plus accessible (il existe en outre des traductions en turc moderne) et en même temps, elle est très bien faite, l’introduction – assez détaillée – est très utile. Le même auteur a, avec J. Kelly, préparé une traduction (annotée et pourvue d’une introduction soignée) du *Dîwânu lughât at-turk* sous le titre “Compendium of the Turkic dialects”. L’étude de Genç sur cet ouvrage s’appelle : *Kaşgarlı Mahmud’a Göre XI Yüzyılda Türk Dünyası*, 1997. Il s’agit en fait d’une version très peu mise à jour d’une thèse soutenue déjà en 1976. Néanmoins, le travail de Genç est très utile, car il offre un dépouillement précieux pour les domaines ethnographique et historique du dictionnaire en question qui, lui, est d’utilisation plutôt difficile même pour des lecteurs familiers avec la langue dans lequel il a été écrit, l’arabe. Pour la littérature en russe, voir en outre le livre de Karaev.
9. Kočnev B. D., *Svod*, avec les références bibliographiques.
10. Davidovich, E. A., *The Karakhanids*, p. 119-20.
11. Les résultats de Kočnev présentés ici s’ajoutent aux cartes publiées par Yuri Bregel. Ce dernier fait un saut du IX<sup>e</sup> au début du XIII<sup>e</sup> siècle; une carte montrant les régions dominées par les Karakhanides, disons au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, manque. Voir Bregel, *Historical Maps*.
12. Par exemple : Gorâčeva V. D., Nastič V. N., “Èpigrafičeskie pamâtniki Uzgenda XII-XX vv.”, et V. N. Nastič, “Pogrebal’naâ èpigrafika arabskogo pis’ma kak istočnik”.
13. Nastič V. N., Kočnev B. D., “K attribucii mavzoleâ Şah-Fazil”, des mêmes, “K attribucii ũznogo uzgendskogo mavzoleâ”.
14. Dodhudoeva L. H., *Èpigrafičeskie pamâtniki Samarkanda XI-XIV vv.*
15. Les résultats de la recherche archéologique sont résumés de façon convenable dans la contribution de Bajpakov à ce volume; Bubnova et Gorâčeva traitent de problèmes plus spécialisés. Afrasiab a été fouillée ces dernières années par une équipe franco-ouzbèke; les résultats attendent encore d’être publiés. Le centre d’intérêt à Afrasiab (comme sur beaucoup de sites archéologiques de la Transoxiane) semble pourtant être la période de transition (du VI<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle grosso modo), donc bien avant la période karakhanide.
16. Il y a tout un débat sur la “crise de l’argent” (serebrânyj krizis); il est impossible de le retracer ici. Le représentant le plus décidé parmi ceux qui ne pensent pas qu’il y ait eu une telle crise est peut-être Alfred Lieber (voir bibliographie). Merci à Florian Schwarz d’avoir pris la peine de résumer le débat pour moi.
17. Les publications sur la “Route de la Soie” sont aujourd’hui innombrables. Un résumé fondé sur des recherches archéologiques, mais en même temps accessible au lecteur non-spécialiste, est donné par Bajpakov, dans *Srednekovyye goroda*.
18. Le travail du *International Dunhuang Project* a donné une nouvelle vigueur à ces recherches.
19. Klein, Wassilios, *Das nestorianische Christentum*. Klein a, dans une conférence tenue à Halle en janvier 2001, précisé les données sur ce qu’il annonce comme la grande église nestorienne d’Aq Beşim (Suyab). De grands problèmes de datation subsistent pourtant. Merci à W. Klein pour les renseignements supplémentaires donnés au cours de cette conférence et ensuite. La situation religieuse dans la région est aussi décrite dans Bajpakov, *Srednekovyye goroda*.

20. Pour le terme “native religion” voir Devin DeWeese, *Islamization and native religion in the Golden Horde*.
21. Pritsak O., “Karachanidische Streitfragen, 1-4”; du même, “Von den Karluk zu den Karachaniden” ; du même, “Die Karachaniden”, le dernier article avec une bibliographie détaillée; c’est ce dernier article également qui a paru en turc dans *Islam Ansiklopedisi*. Le livre de Karaev pourrait être cité comme une autre tentative, plus récente, de synthèse.
22. Ce terme, de traduction malaisée, p. ex. *Von den Karluk zu den Karachaniden*, p. 287.
23. O. Karaev avait déjà proposé que même si l’opinion de Pritsak reste convaincante dans son ensemble, il faut néanmoins dire que “Pritsak n’a pas raison quand il dit que le principe hiérarchique était de rigueur”, *Istoriâ*, p. 93.
24. Soucek, *A History of Inner Asia*, p. 84.
25. Cela pourrait peut-être se dire également des recherches chinoises présentées dans ce volume par Liu Yinsheng.
26. La façon de nommer des époques d’après des dynasties est particulièrement néfaste dans l’histoire “médiévale” des pays musulmans. Les Karakhanides comme dynastie avaient-ils une telle influence sur la vie de la société centrasiatique qu’il soit acceptable de coller leur nom sur deux siècles d’une vaste partie de l’Asie centrale, nom qui d’ailleurs est une convention de la science européenne moderne ?
27. Un bel exemple de ce retour est l’article de Fedorov, “*Očerki dinastijnoj istorii Vostočnyh Karahanidov*”. Il reste à débattre si la proposition de Davidovič de relier le système des apanages karakhanides à l’institution de l’*iqṭā’* mène dans la bonne direction (*The Karakhanids*, 136-140). L’espace nous manque pour ouvrir ce débat ici. Davidovič avait – à juste titre – émis des réserves à l’égard des apanages karakhanides en termes d’*iqṭā’*, déjà dans son introduction au volume *Kirgiziâ pri Karahanidah*, en soulignant – comme elle le fait dans son article récent – la nécessité d’étudier des sources locales. Mais ce qui est clair dès l’abord, c’est que le lien entre l’*iqṭā’* et le système des apanages ramène l’orientation de la recherche sur des questions dynastiques.
28. Il serait intéressant d’analyser la “géographie savante” de la région à partir des sources prosopographiques et du matériel onomastique dans les manuscrits juridiques.
29. Kavakçi, Yusuf Ziya, *XI. ve XII. Asurlarda Karahanlılar Devrinde Mâvara al-Nahr İslam Hukukçulari*. Il faut dire que ce livre est tellement introuvable que tous les catalogues électroniques que j’ai consultés ne donnent, pour l’Europe entière, qu’un seul exemplaire (qui se trouve à Oxford). Merci à Aşirbek Muminov de m’avoir envoyé une photocopie de son exemplaire personnel.
30. Khadr M. et Cahen Cl., “Deux actes de waqf d’un Qarakhanide d’Asie centrale”, avec les remarques de C. E. Bosworth dans la même revue. Khadr fournit également une liste des documents insérés dans les recueils qu’il a consultés ; ils concernent pour la plupart le VII<sup>e</sup> siècle de l’hégire et sortent donc du cadre temporel karakhanide, p. 312-3.
31. Johansen B., *The islamic law on land tax and rent*. Malheureusement, Johansen ne se demande pas pourquoi c’est en Asie centrale – à l’époque karakhanide – qu’un changement assez profond s’est produit dans la manière de comprendre les contrats de métayage en droit hanéfite. Du même, *Contingency in a sacred law. Legal and ethical norms in the Muslim Fiqh*. Ce dernier ouvrage est en réalité un recueil d’articles publiés auparavant, muni d’un article introductif de caractère général : “The Muslim *fiqh* as sacred law”, pp. 1-76. La revue *Islamic Law and Society*, fondée en 1994, s’est fait le porte-parole de cette direction de recherche qui s’avère très fructueuse.
32. Voir la note 45 de l’article de M. Biran et le texte y afférant aussi bien que la suite.
33. Je me permets ici de signaler que de jeunes chercheurs ont commencé à s’intéresser à cet aspect de l’héritage culturel de l’Ouzbékistan. Comme premier exemple, citons la

- thèse de Muzaffar Kamilov : “Rol’ ‘Alâ’ ad-Dîna as-Samarqandî v razvitii fiqha v Mâvarâ an-nahre i značenie ego truda ‘Tuḥfat al-fuqahâ’”. Merci à Muzaffar Kamilov de m’avoir donné un exemplaire de son “avtoreferat”.
34. Sam’ânî, *al-Ansâb*. Bien que cet auteur soit intéressant surtout pour l’oasis de Merv, il paraît possible de retrouver à travers lui une certaine partie des ouvrages perdus, tel le dictionnaire biographique sur les savants de Boukhara établi par Ghunjâr. Barthold l’a utilisé dans une certaine mesure.
  35. Elle semble beaucoup plus à l’aise en Transoxiane, du moins elle lui consacre la plus belle part de son texte. Mais c’est une observation qu’on peut aussi faire à propos de bien d’autres études encore : la recherche suit les sources de l’historiographie musulmane.
  36. Genç, *Kaşgarlı Mahmud’a Göre*, il suffit d’étudier la bibliographie fort détaillée de ce travail pour conclure que ce ne sont pas les historiens jusqu’ici qui se sont intéressés à cette source. Karaev pourtant donne des détails intéressants sur l’épopée des premiers Karakhanides, qu’il tire dans une large mesure du dictionnaire de Kachgari, *Istoriâ* 103ff.
  37. Golden P., *Introduction*, p. 215. Le texte, chez Ibn al-Aḫḫâr est lapidaire, on le trouve sous l’année 349 (qui correspond à 960, au moins pour sa plus grande partie) : « Dans cette année, environ deux cent mille tentes des Turks se convertirent » (*va-fihâ aslama min al-atrâk nahya mi’atay alf kharkâh*, al-Kâmil, Beyrouth 1979, tome VII, p. 532). C’est tout, on n’apprend ni de quels Turks il s’agit, ni de quelle région. La même phrase se trouve mot pour mot chez Miskavayh, *Tajârib al-umam*, texte arabe, p. 181. La mention d’un certain Kalamatî chez Sam’ânî ne concerne peut-être pas les Turks karakhanides : « Il fut un de ceux qu’on mit à l’épreuve dans l’affaire d’Abû Aḫmad az-Zuhlî. Il partit de Nichapour en 340, séjourna à Boukhara pendant quelques années et s’établit par la suite à Jûzjânân [entre l’Hindoukouch et l’Amou Darya, avec probablement une partie montagneuse vers le sud], où il se lia à des sultans. Il y mourut avant 350 » *al-Ansâb*, vol. 5, p. 89, (ma traduction, J.P.). La version donnée par Barthold : « Il se fixa chez *al-khân khânân* [sic, mais le problème de grammaire arabe a échappé ici à Barthold] et eut accès aux sultans à Awlîl [Barthold pense que c’est une écriture corrompue de la capitale du kaghan turc] », (ma traduction, J.P., en suivant les propositions de Bartol’d, *Turkestan* p. 316; *Teksty*, p. 65). Il est évident que quelque chose ne va pas dans le texte, il faudrait regarder les manuscrits. Ce n’est pas le lieu ici de revoir toutes les mentions de Turks islamisés dans les sources arabes. Une première liste de ces mentions est chez Golden, P., *Karakhanids*, pp. 354-356.
  38. Genç, *Karahanlı*, p. 39-40 avec note 44, s’appuyant sur M. F. Grenard : “La légende de Satok Boghra Khan et l’histoire”. L’article de Grenard donne un résumé de la légende, l’auteur essaie par la suite d’en découvrir le “noyau historique”.
  39. Pritsak, *Karachaniden*, p. 25, utilise les mêmes sources que Genç.
  40. Davidovich, *Karakhanids*, p. 121, sans indiquer de source. La numismatique ne peut pas aider pour cette période; les monnaies connues ne commencent que longtemps après l’islamisation de la dynastie. Voir la chronologie de Kočnev dans ce volume, et aussi la liste détaillée des monnaies karakhanides établie par le même auteur : *Svod nadpisej na karahanidskih monetah*.
  41. Barthold cite en outre deux autres sources, Ibn al-Aḫḫâr et Miskavayh, *Turkestan*, 315 sq. Barthold remarque que le récit de Jamâl Qarshî fourmille d’anachronismes et que surtout les dates qu’il donne pour les Samanides ne sont pas fiables. C’est sans doute correct, mais dans notre contexte, il ne s’agit plus de dégager le “noyau historique” des légendes qui l’ont envahi.
  42. Pritsak, *Karachaniden*, 24f. Pritsak semble le moins critique de ses sources. Il résume le processus de l’islamisation des Karakhanides comme suit : “Les rencontres avec les

- princes musulmans, voire avec les prédicateurs de l'islam non-officiel, l'islam soufique, eurent comme résultat qu'un neveu d'Oghulchaq, Satuq, s'est d'abord converti personnellement à l'islam et l'a ensuite introduit comme religion officielle dans la partie occidentale du royaume, après une lutte victorieuse contre son oncle", (Ma traduction, J.P.).
43. Jamâl Qarshî, "Mulḥaqât aṣ-Ṣurâḥ", in : Bartol'd, *Teksty*, pp. 130-2; MS St Pétersbourg C-286, 42b-43a. L'auteur écrivit ce livre d'histoire tout au début du XIV<sup>e</sup> siècle, à Kachgar. Voir Pritsak, *Von den Karluk zu den Karachaniden*, p. 282. Pour une présentation du texte et de son auteur, voir également Bartol'd, "Mulḥaqât aṣ-Ṣurâḥ".
  44. J'ai utilisé la version publiée par Barthold dans les *Teksty* et le manuscrit St Pétersbourg, C-286. Les parenthèses carrées indiquent des omissions, surtout les généalogies, parfois longues, qu'on peut retrouver chez Pritsak.
  45. al-Muḥî : 944-974; 'Abd al-Malik b. Nūḥ, 954-961. Le règne du dernier donne donc une période assez restreinte pour les événements contés. Satuq Bughrâ Khân à son tour serait décédé en 955. Mais comme les dates chez Qarshî ne sont pas fiables, il reste préférable de dater l'islamisation du Turkestan oriental vers le milieu du X<sup>e</sup> siècle.
  46. Plusieurs dictionnaires biographiques locaux s'appellent comme cela. Le *Târîkh Kâshghar* dont il semble être question ici pourrait très bien être un tel ouvrage. Voir Bartol'd, *Turkestan*, p. 315, et Devin DeWeese, "The *Tadhkira-i Bughrâ-khân* and the 'Uvaysî' Sufis of Central Asia". Voir aussi Pritsak, *Von den Karluk zu den Karachaniden*, p. 282, avec un résumé du passage traduit ici et, dans les notes, aux pages 282 et 283, un débat sur la crédibilité de l'auteur du *Târîkh Kâshghar*.
  47. La région de Tachkent.
  48. En suivant Pritsak pour la forme de ce nom, *Die Karachaniden*, p. 24.
  49. Un émir samanide de ce nom étant inconnu, Pritsak – suivant Barthold – suggère Nūḥ b. Asad dont on sait qu'il prit Isfijâb au Karakhanide mentionné, *Die Karachaniden*, p. 24; Bartol'd, *Turkestan*, pp. 269-70.
  50. Le terme arabe *ṣūliḥa(t)* (très fréquent dans les récits de conquête *futūḥ*) "elle se soumit" veut normalement dire que la ville, ou le groupe en question, accepte la domination du souverain musulman sans pour autant se convertir à l'islam. Que la domination des émirs samanides – donc la domination d'un État musulman – ait pu être acceptée dans les termes que l'islam prévoit à cet effet (le système de la *zimma* : garantie de la vie et des possessions des soumis ainsi que de leur liberté culturelle contre paiement), est suggéré aussi par un passage du *Târîkh-i Bukhârâ*, éd. Ridawi, p. 102, tr. Frye, p. 87 : L'émir de Taraz conquise *bîrûn âmad va islâm âvard hâ bisyâr-i dih-qânân*. La formule *islâm âvardan* pourrait signifier "accepter la domination de l'islam" plutôt que la conversion personnelle.
  51. Il s'agit d'Ismâ'îl b. Aḥmad b. Asad (892-907), qui n'était pas le frère mais le petit neveu de Nūḥ b. Asad.
  52. Au nord de Kachgar, c'est l'endroit où se trouve aujourd'hui le mausolée de Satuq Bughrâ Khân. Vocalisée de façon différente dans les sources et études que j'ai consultées, la forme donnée ici est celle de Jamâl Qarshî.
  53. Au singulier dans tout le récit, mais il est évident que l'ensemble des infidèles, pas seulement Oghulchaq, est visé.
  54. Lisant *yastazrafu* au lieu de *yastatrafu*, Bartol'd, *Teksty*, p. 131 ligne 6, MS C-286 43b, ligne 2 (le manuscrit omet le point diacritique qui fait la différence aussi dans le cas de *zarâ'if*, "objets de premier choix", quelques lignes auparavant).
  55. La "ruse de Didon" fait ici son apparition loin de la Méditerranée. Ce motif a été traité par Barthold dans un article spécial, "K skazke o hitrosti Didony".

56. Les beaux noms de Dieu, au nombre de 99 la plupart du temps, jouent un rôle considérable dans les exercices pieux non seulement des soufis, mais de tous les musulmans dévots. Les qualités de Dieu (*ṣifāt*) forment le sujet de beaucoup de spéculations théologiques, et les affirmer dans un certain sens est caractéristique de la théologie sunnite (voir article “*ḥifā*” de D. Gimaret in *Encyclopedia of Islam*). Rien n’indique ici que la prédication, que la question de Satuq suscite, ait un caractère particulièrement soufi.
57. Le mot *ghilmān*, “pages”, est aussi employé pour une suite militaire (esclaves ou non).
58. La première consonne sans points chez Bartol’d, *Teksty*, p. 132, ligne 11 et dans le manuscrit C-286, p. 44b ligne 6.
59. Voir la traduction partielle de Robert Berkeley Shaw, in : “A sketch of the Tūrki language as spoken in Eastern Turkestan”, vol. 1, Lahore 1875, pp. 3-31. Voir aussi Fr. Grenard : “La légende de Satok Boghra Khan et l’histoire”. Deux œuvres sont à discerner : une compilation hagiographique (qui fait souvent des centaines de feuillets), traduite – sur une base textuelle insuffisante et sans tenir compte de la situation textologique – par Julian Baldick sous le titre de “Imaginary Muslims. The Uwaysi Sufis of Central Asia” et une version centrée sur Satuq Bughrā Khān, que Devin DeWeese appelle “ghazavāt-nāma”. Cette dernière est évidemment la base de l’étude de Grenard. Mais somme toute, la version de Jamāl Qarshī peut être regardée comme un chaînon dans l’élaboration de la “légende”. Aujourd’hui, il est impossible de dire si c’est le chaînon le plus ancien que nous puissions saisir dans les sources écrites. Voir DeWeese, *The Tadhkira-i Bughrā-khān*.
60. Analysé récemment par Devin DeWeese : “Sacred history for a Central Asian town”.
61. Voir, pour un résumé de cette version, Golden, *Karakhanids*, p. 357-8.
62. Voir les remarques de DeWeese dans *Islamization*, p. 19-22. Les remarques de Karaev sur les reflets de l’islamisation dans certaines versions du poème épique kirghiz, le Manas, donnent un exemple de ce qu’on peut trouver dans la littérature orale, *Istoriā*, p. 98.
63. Les premiers efforts – très prometteurs – dans cette direction ont été entrepris par Devin DeWeese, mais pour une période plus basse. DeWeese résume l’état de la question : “In any case, most treatments of conversion to Islam, both in general and in Inner Asia in particular, have been concerned with “how it happened” and with imagining the conditions for and implications of extensive Islamization, as historical questions. Far fewer are studies that approach the question of Islamization from perspectives similar to that adopted for the present study : our theme is not “how it happened”, but “how it was understood to have happened” among the people most directly affected.” *Islamization and native religion*, p. 21-2. Les études que DeWeese cite dans ce contexte se réfèrent à l’Indonésie et à l’Afrique Noire. Pour les Karakhanides, il remarque que “its [the Qarakhanid dynasty] history remains obscure, as does the course of its Islamization”. *op. cit.*, pp. 19-20.
64. Une étude de l’islamisation des Turks au Turkestan oriental pourrait encore s’appuyer sur les données prosopographiques et sur les quelques documents cités en note 4. Gronke a remarqué que le processus d’islamisation implique un passage du turk à l’arabe et de l’écriture ouïghoure à l’écriture arabe, le deuxième passage (changement du système scripturaire) se faisant avant le premier, *Yārkaṇd documents*, p. 457. Elle conclut de ses observations que le processus d’islamisation s’étendait sur plusieurs décennies, et il faut ajouter que les documents les plus anciens ne datent que de la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Dans son analyse des noms propres, Gronke se borne à identifier des titres surtout militaires. Le grand nombre de ces titres laisse songeur. – Voir pour tout le complexe DeWeese, *Islamization*, p. 17. Il va de soi que l’étude d’un processus aussi compliqué que l’islamisation d’une grande région doit se prévaloir de toutes les sources accessibles : donc ajouter les données archéologiques (architecture, culture matérielle, surtout funéraire) et numismatiques.

65. R. Dankoff and J. Kelly, *Compendium*, vol. 1, pp. 70-71 ; also in S. Soucek, *History of Inner Asia*, 90. Maḥmūd al-Kāshgharī : *Dīvān lughāt at-turk.*, vol. 1, p. 2-3.
66. Bert G. Fragner, *Die 'Persophonie'. Regionalität, Identität und Sprachkontakt in der Geschichte Asiens*, surtout p. 88-89.
67. Cette impression est confirmée quand on consulte E. G. Browne, *A literary history of Persia*. Vol. 2. Dans l'anthologie *Lubâb al-albâb*, de Muḥammad 'Avfī, organisée par dynasties, il n'y a pas de chapitre sur les poètes "karakhanides".